

Nicolas Bancel, Université de Lausanne

La construction de l'altérité du «sauvage» dans les zoos humains¹

Abstract

The Human zoos, – exhibitions of “exotic” populations initially presented in spaces usually dedicated to the presentation of wild animals –, they will soon decline in circus performance, theater or in the “Negro villages” of colonial and international exhibitions. They contribute to the construction of the otherness of the “savage”, both seductive and repulsive, fascinating and disturbing, questioning the corporal and social norms of Western societies.

Keywords

Human zoos, Colonization, Racism, Savage.

L'exhibition d'êtres humains «exotiques» ou «sauvages» a une longue histoire. Il est attesté que, dans l'Égypte ancienne, sont exhibés des nains noirs en provenance de l'actuel Soudan et, dans la Rome antique, les représentants de peuples vaincus sont amenés à défiler et à participer aux spectacles de la gladiature², spectacles qui symbolisent alors la puissance de la Rome impériale et de sa domination sur les peuples vaincus. La phase des grandes explorations, dès le milieu du xiv^e siècle, est également marquée par les récits des voyageurs et les spécimens de populations exotiques qu'ils rapportent pour le plaisir et l'édification des cours royales européennes depuis Cortez et les Indiens Tupi présentés au roi de France en 1550, jusqu'à l'installation d'une «troupe d'Africains», en 1784, près de Francfort à l'initiative du duc Frédéric II de Hesse-Cassel pour observer leurs mœurs, mais aussi leur morphologie (Samuel Thomas Sömmering a étudié les corps de certains d'entre eux³).

Mais c'est véritablement à partir du xix^e siècle que le phénomène prendra corps, avant de s'amplifier dans le dernier tiers de ce siècle. L'exhibition de la Vénus hottentote⁴ – bien connue du grand public depuis le film d'Abdelelatif Kechiche *Vénus Noire*⁵, qui retrace son épopée –, entre 1810 et 1815, marque une étape importante dans l'histoire des exhibitions humaines. Appréciée du public pour ses caractéristiques physiques – une

BANCEL Nicolas, «La construction de l'altérité du «sauvage» dans les zoos humains», in *Didactica Historica* 6/2020, p. 41-47.

¹ Cette contribution est une version remaniée d'un article intitulé «Les zoos humains, de quelques visages du sauvage», publié dans la revue 303, 2018, n° spécial «Sauvage», p. 46-54.

² VEYNE Paul, *Le pain et le cirque. Sociologie historique d'un pluralisme politique*, Paris: Seuil, 1995.

³ BLANCKAERT Claude, «Spectacles ethniques et culture de masse au temps des colonies», *Revue d'Histoire des Sciences humaines*, n° 7, 2002, p. 223-232. Certains meurent de froid, d'autres de la tuberculose ou se suicident.

⁴ FAUVELLE-AYMAR François-Xavier, «Les Khoisan, entre science et spectacle», in BANCEL Nicolas, BLANCHARD Pascal, BOETSCH Gilles, DEROO Éric, LEMAIRE Sandrine, *Zoos humains. De la Vénus hottentote au reality shows*, Paris: La Découverte, 2002, p. 111-118.

⁵ KECHICHE Abdellatif, *Vénus noire* (Film), MK2 Diffusion, 2010.

stéatopygie et une macronymphie marquée (fesses et organes génitaux surdimensionnés) –, vendue à deux reprises, Saartjie Baartman (du nom donné par ses maîtres) est exposée dans des foires et des foires-expositions en Angleterre, en Hollande puis en France. En 1815, le professeur de zoologie et administrateur du Muséum d'histoire naturelle, Étienne Geoffroy Saint-Hilaire demande à étudier « *les caractères distinctifs de cette race curieuse* ». Après avoir procédé à diverses mesures anthropométriques, il déclare, dans le rapport qu'il publie sur elle, que son visage se rapproche de celui de l'orang-outang et ses fesses de la femelle du mandrill. Il en conclut à l'infériorité extrême de la race Hottentote, située sous les « noirs d'Afrique »⁶. Désormais, l'altérité des « sauvages » exhibés est définie à la fois par l'anthropologie raciale naissante et les spectacles ethniques – les « *exhibitions anthropozoologiques* » comme les nommera le principal fournisseur de troupes exotiques à la fin du XIX^e siècle, Carl Hagenbeck –, qui exemplifient les théories raciales par l'exposition des corps dans des lieux destinés initialement à la présentation d'animaux sauvages (zoos, parcs et jardins zoologiques d'acclimatation, puis cirques, villages itinérants, etc.). Dans la première partie du XIX^e siècle, Londres⁷ s'impose comme la capitale de ces spectacles exotiques, avec de nombreuses exhibitions, notamment celle d'un groupe de Zoulous en 1853 qui inaugure une « grande tournée » dans toute l'Europe⁸. Mais c'est dans la seconde partie du XIX^e siècle que l'on assiste à un processus qui aboutit à l'éclosion du modèle des *zoos humains*, exhibitions autonomes ou inscrites dans des dispositifs plus vastes, telles les expositions universelles ou coloniales. La première

troupe de ce type est montrée par l'entreprise Hagenbeck en 1874 à Hambourg, l'année même où le cirque Barnum arrive en Europe avec ses spécimens humains monstrueux et ses représentants de types ethniques, qui constitue pour toute l'Europe de l'Ouest et centrale une date-charnière dans le développement des exhibitions humaines. À Hambourg, il s'agit d'une famille de six Lapons accompagnée d'une trentaine de rennes. Fort de son succès, Carl Hagenbeck⁹ exporte ses exhibitions, notamment en 1877 au Jardin d'acclimatation de Paris⁸. Aux États-Unis, en 1876 à Philadelphie, de manière quasi simultanée, Charles Rau de la Smithsonian Institution propose plusieurs exhibitions du même type dans le cadre de la *Philadelphia Centennial Exhibition* afin de montrer le « *niveau extrêmement bas de nos lointains ancêtres* »¹⁰ et de mieux mesurer le degré d'évolution des sociétés occidentales par rapport aux « *sociétés primitives* »¹¹. Des Fidjiens sont notamment présentés comme de véritables « *mangeurs d'hommes* ».

Aux côtés du « roi des zoos » allemand et des barnums américains, moult impresarios trouvent peu à peu leur place et développent leur propre organisation. Dès lors, la forme du « zoo humain » s'étend très vite, pour former une véritable configuration. La grande nouveauté dans ces moments de foisonnement scientifique, par rapport au XVIII^e siècle et à la première moitié du XIX^e siècle, est ainsi de ne plus se contenter de récits de voyageurs ou de gravures, mais d'exposer – de manière à la fois savante et théâtrale dans des espaces privés ou officiels –, des hommes *différents*. Cette configuration historique n'est pas anecdotique : entre les États-Unis, l'Europe et le Japon – principaux pourvoyeurs de spectacles et d'espaces privilégiés de diffusion des spectacles ethniques – ce sont des centaines de troupes progressivement professionnalisées, des dizaines de milliers d'exhibitions dans

⁶ BOËTSCH Gilles, BLANCHARD Pascal, « Du cabinet de curiosité à la "Vénus hottentote" », in BANCEL Nicolas, DAVID Thomas, THOMAS Dominic, *L'invention de la race. Des représentations scientifiques aux exhibitions humaines*, Paris : La Découverte, 2014, p. 205-216.

⁷ Dans le prolongement de la pratique plus ancienne d'exhiber des corps monstrueux, dont la *Bartholomew Fair* s'était faite la spécialité à Londres. Cf. GARLAND-THOMSON Rosemarie, « Du prodige à l'erreur : les monstres de l'Antiquité à nos jours », in BANCEL Nicolas, BLANCHARD Pascal, BOETSCH Gilles, DEROO Éric, LEMAIRE Sandrine, *Zoos humains...*, p. 38-49.

⁸ LINDFORS Bernt, *Africans on Stage, Studies in Ethnological Show Business*, Bloomington : Indiana University Press, 1999, p. 205 : « *En 1853, une troupe de treize Zoulous – onze hommes, une femme et un enfant – triompha pendant quatre mois à Londres avant de partir en tournée dans les grandes villes de France, d'Allemagne et de Prusse.* » C'est au carrefour de cette histoire et de la fiction, qu'en 2005 le réalisateur français Régis WARNIER situe son film *Man to Man*.

⁹ SCHNEIDER William H., « Les expositions ethnographiques du Jardin zoologique d'acclimatation », in BANCEL Nicolas, BLANCHARD Pascal, BOETSCH Gilles, DEROO Éric, LEMAIRE Sandrine, *Zoos humains...*, p. 72-81.

¹⁰ THODE-ARORA Hike, « Hagenbek et les tournées européennes : l'élaboration du zoo humain », in BANCEL Nicolas, BLANCHARD Pascal, BOETSCH Gilles, DEROO Éric, LEMAIRE Sandrine, *Zoos humains...*, p. 81-90.

¹¹ Notamment des Fidjiens présentés comme de véritables « mangeurs d'hommes ».

des espaces aussi divers que les zoos, jardins zoologiques d'acclimatation, cirques, théâtres, expositions coloniales, internationales ou universelles, qui sont présentées. Entre 1877 et 1939, un calcul approximatif du nombre de visiteurs de l'ensemble de ces exhibitions aboutit au chiffre ahurissant de plus d'un milliard de spectateurs.

Définir l'altérité du sauvage

Les spectacles ethniques connaissent plusieurs déclinaisons, qui renvoient à des représentations différenciées du sauvage. Il est possible de distinguer au moins deux grandes formes d'exhibition humaine. La première est à l'articulation de la configuration du zoo animalier et de la mise en spectacle du monstrueux. Il s'agit de créer un zootope, constitué d'artefacts supposés reproduire le « milieu naturel » des exhibés – huttes, cases, mobilier, ustensiles divers, si possible végétation locale. Ces derniers devront être vêtus de leurs habits habituels. Dans la tradition du zoo¹², ces espaces sont conçus à la fois comme des lieux de connaissance et de divertissement. Pour ce qui concerne les exhibitions ethniques, le dispositif zoologique renvoie également à ces deux registres. Celui de la connaissance tout d'abord, puisque très fréquemment les accords passés entre les lieux d'exposition et les sociétés d'anthropologie locales permettent d'offrir au public une information sur les mœurs et coutumes des exhibés tout en soulignant leurs spécificités physiques et leur position dans le grand tableau de la hiérarchie des races. Celui du divertissement ensuite, car l'on vient voir des êtres extraordinaires, des corps surprenants, qui évoquent à la fois les frontières entre l'animalité et l'humanité, mais aussi les contrées lointaines d'où ils proviennent. Ces exhibitions, que l'on retrouve dans des espaces privés, sont également produites dans le cadre de grandes manifestations internationales, comme on le verra à Tervuren en 1897 avec une troupe de Congolais ou à l'exposition de 1895 à Okazaki (Kyoto) qui propose un Pavillon de « spécimens coloniaux étrangers ».

Dans ce type de manifestation, c'est avant tout la représentation d'une altérité radicale qui est promue, altérité partout marquée par une séparation nette entre les visiteurs et les visités (barrières, grillages, enclos). On vient voir des populations extraordinaires pour elles-mêmes, leur seule fonction dans les premières exhibitions de ce type est d'exister, de livrer leur corps, souvent largement dénudé, au regard des visiteurs. On comprend l'intérêt qu'ont pu susciter ces exhibitions dans une époque marquée par la passion de l'opinion pour l'exotisme et la progression des conquêtes coloniales¹³.

Le discours tenu par ces manifestations sur le sauvage est double. D'une part, il renvoie aux progrès de l'anthropologie raciale et à la conviction partagée des inégalités entre races humaines. D'autre part, comme pour le zoo animalier, le zoo humain dans cette version racialisée est une invitation au rêve, une admiration sélective des civilisés pour les sauvages. On retrouve cette inclinaison dès le dernier tiers du XVIII^e siècle dans les écrits de Rousseau et jusqu'aux expériences picturales de Gauguin ou à l'admiration d'un Baden Powell pour les Sarakolés qui postule que certaines des qualités physiologiques et sensorielles des « sauvages » font défaut aux civilisés, pervertis par la civilisation urbaine, sédentaires par nécessité, et soumis à toutes sortes de tentations qui les éloignent d'un état de nature qui, autrefois, les fortifiaient. Les sauvages gardent, de ce point de vue, un attrait, rémanence d'un « paradis perdu » qui fait sens pour les centaines de milliers de paysans déplacés par l'exode rural à la suite de la révolution industrielle dans la seconde partie du XIX^e siècle. L'érotisation des sauvages dans ce type de spectacles ethniques – par la dénudation des corps qui comprend, pour les femmes, celle fréquente de la poitrine, évidemment impensable pour les Occidentales ou les Japonaises – renvoie certes à l'éloignement péjoratif des normes de la civilisation, mais aussi à la fascination pour ces corps « naturels », moins opprésés par les contraintes corporelles strictes imposées par la bourgeoisie en Europe¹⁴.

¹² RYDELL Robert W., *All the World's a Fair. Visions of Empire at American International Expositions 1876-1916*, Chicago: University of Chicago Press, 1984.

¹³ CONKLIN Alice, *A Mission to Civilize. The Republican Idea of Empire in France and West Africa, 1895-1930*, Stanford: Stanford University Press, 1997.

¹⁴ CORBIN Alain, COURTINE Jean-Jacques, VIGARELLO Georges, *Histoire du corps. De la Révolution à la Grande Guerre*, Paris: Seuil, 2005.

L'altérité radicale n'est donc pas seulement le reflet d'un racisme et d'un sentiment de supériorité culturelle bien réels. Elle ouvre aussi sur la figure d'un sauvage demeuré plus libre et doté de qualités physiques et sensorielles (et parfois morales, telle l'innocence) supérieures à celle du « civilisé ». Mais cette construction de l'altérité du « sauvage » est ambivalente, car à ces qualités sont opposées les capacités cognitives, créatives et « civilisationnelles » de celui-ci, nécessairement inférieures à celles de la « race supérieure ». L'altérité du « sauvage » est donc à double articulation et la fascination le dispute au mépris, ou à la répulsion lorsque sont évoquées les mœurs qui mettent en abyme des valeurs-socles de la civilisation occidentale, telles la polygamie (opposée à la famille nucléaire et chrétienne), ou le cannibalisme (transgressant un interdit majeur). Un second type de représentation est constitué par des exhibitions de sauvages dans les expositions internationales et coloniales officielles et chapeautées ou approuvées par les autorités. Le modèle du village nègre est le plus partagé, mais on retrouve aussi des exhibitions à succès qui reconstituent des événements de la colonisation ou des faits culturels « typiques » des populations colonisées, à l'image de la troupe des « Amazones du roi Béhanzin » ou des fameuses danseuses khmères ou foulah se produisant lors de l'exposition coloniale internationale de 1931. Ces représentations offrent une autre économie du regard sur le sauvage, et ce d'abord pour des raisons politiques. Après la stabilisation des empires, immédiatement avant la Première Guerre mondiale, le discours des puissances coloniales est unanimement celui de la « mission civilisatrice ». Il est donc politiquement improductif d'exposer des sauvages complètement « décivilisés » dans les pavillons officiels, puisqu'ils témoignent d'une forme d'échec de la mission éducative destinée aux « indigènes » que les métropoles prétendent assumer. L'Exposition universelle qui se déroule à Bruxelles en 1958 présente ainsi des indigènes scolarisés vêtus de leur costume d'étudiant, témoignant de la volonté des autorités coloniales de montrer aux indigènes la voie de la rédemption et de la civilisation. Ces schémas se retrouvent dans une multitude d'expositions locales, comme à Nantes en 1924, qui présentent deux villages indigènes, marocain et

« nègre », eux-mêmes présentés au début de la même année à Strasbourg. Pour les Nantais, c'est l'occasion de visiter de véritables souks « nord-africains », mise en scène d'un monde d'artisans, de marchands, de petits métiers. L'organisation spatiale, là encore, témoigne de cette volonté de rapprocher le public des indigènes, même si c'est au prix d'une vision folklorique et stéréotypée du « quartier indigène ».

Ces colonisés rédimés par la colonisation renvoient à un discours et des représentations de très longue durée, que l'on peut déjà déceler dans les récits des conquérants espagnols et portugais puis des missionnaires chrétiens en Amérique latine¹⁵, alors que, dans l'espace scientifique, certains partisans du monogénisme affirment, depuis Buffon, la possibilité que les « races inférieures » soient amendables, à condition de changer d'environnement et d'être fermement dirigées¹⁶. L'altérité du « sauvage » n'est ici plus fixe. Elle est ouverte sur un devenir possible – la ressemblance possible quoique difficilement atteignable avec le modèle de la « race blanche » –, ce qui souligne certes la commune humanité des « races », mais également les différences de statut entre ces dernières.

Ainsi, dans toutes les nuances du spectacle ethnique se déclinent les figures du sauvage : de l'extrême altérité interrogeant les frontières de l'humain, du monstrueux, du genre, des générations, interrogeant aussi le corps, les normes et les certitudes des visiteurs ; jusqu'au sauvage en voie d'être civilisé, avec lequel, à l'occasion, on peut discuter dans les villages nègres, acheter ses productions artisanales ou se faire servir par lui dans les restaurants des expositions internationales. Altérité proche, exotisme folklorisé sont destinés en vérité à s'éteindre grâce à la « mission civilisatrice » coloniale devant rédimier les « sauvages » et les rapprocher du seul modèle qui vaille alors, celui de l'homme blanc et de la civilisation européenne. Cette longue histoire doit nous interroger : en sommes nous aujourd'hui indemnes ? Les stéréotypes qu'elle a produits ont-ils disparu ? Se sont-ils reconfigurés ?

¹⁵ DORON Claude-Olivier, *L'homme altéré. Races et dégénérescence (XVII^e-XIX^e siècles)*, Ceyrérieu : Champ Vallon, 2016.

¹⁶ BANCEL Nicolas, DAVID Thomas, THOMAS Dominic, *L'invention de la race*, Paris : La Découverte, 2014.



Figure 1 : «Folies Bergères. Tous les soirs. Les Zoulous, Paris, Affiche, 1878, Coll. privée.



Figure 2 : «Jardin zoologique d'acclimatation. Galibi», Paris, carte postale, 1882, Coll. Achac.



Figure 3 : « Exposition universelle de 1889. Hampong javanais (village javanais) », Paris, carte postale, 1889, Coll. Achac.

ESPOSIZIONE DI MILANO 1906
PIAZZA D'ARMI

VILLAGGIO ERITREO

C. Hagenbeck & J. Menges

La più grande e la più nuova attrattiva attuale
MERAVIGLIOSA RIPRODUZIONE AL NATURALE di UN VILLAGGIO AFRICANO ABITATO DA CIRCA 100 INDIGENI DELLA COLONIA ERITREA (ABISSINI, SOMALI, NUBIAND) * * *

RICCA COLLEZIONE D'ANIMALI D'OGNI SPECIE
Elefanti - Giraffe - Zebre - Dromedari - Asini nani - Maiali abissini - Caprelli - Struzzi
Uccelli di tutta la fauna mondiale, ecc. ecc.

PASSEGGIATE SU PICCOLE VETTURE TRATTE DA ZEBRE E DA ASINI
POSSIBILITÀ DI MONTARE SU ELEFANTI, ZEBRE, CAVALLI, ASINI E MULETTI
Montature grandi e piccolissime - Tassa d'Abissi esente - Tasse e mazzette escluse

INGRESSO: CENT. 50
MILITARI E RAGAZZI AL DI SOTTO DEI 10 ANNI CENT. 25
Ingresso e pernottio agli adulti e giovani. Esclusione N. 28.

Figure 4 : « Esposizione di Milano 1906. Piazza d'Armi. Villaggio eritreo. C. Hagenbeck et J. Menges », Affiche, 1906, Coll. Achac.

L'auteur

Nicolas Bancel, historien, professeur ordinaire à l'Université de Lausanne (Suisse), Faculté des sciences sociales et politiques (ISSUL/IEP), codirecteur du Groupe de recherche Achac, il est spécialiste du fait colonial, des questions postcoloniales et de l'histoire des activités physiques. Il a notamment codirigé *Human Zoos*, Liverpool: Liverpool University Press, 2009 et *The Invention of Race*, Londres/New York: Routledge, 2015.

Nicolas.Bancel@unil.ch

Résumé

Les zoos humains – exhibitions de populations « exotiques » présentées initialement dans des espaces dédiés usuellement à la présentation d'animaux sauvages – se développent dans le dernier tiers du XIX^e siècle, à la fois en Europe et aux États-Unis. Phénomène mondialisé et très populaire jusqu'à la fin de l'entre-deux-guerres, ils se déclineront bientôt en spectacle de cirque, de théâtre ou dans les « villages nègres » des expositions coloniales et internationales. Ils contribuent à la construction de l'altérité du « sauvage », figure à la fois séduisante et repoussante, fascinante et inquiétante, interrogeant les normes corporelles et sociales des sociétés occidentales.

Mots-clés

Zoos humains, Colonisation, Racisme, Sauvage.